

Petites histoires pour les plus grands

Voici un recueil de quelques-unes des nouvelles que j'ai écrites. Un ami cinéaste amateur, m'a déjà fait le commentaire que mes nouvelles, bien qu'intéressantes, manquent passablement d'actions à mettre au petit écran. Ça doit être parce que j'écris pour les yeux de mes lecteurs et la passion des mots qu'ils, j'imagine, partagent avec moi.

-

Le jardin du peintre

J'ai écrit ce court texte par un bel après-midi d'été dans un parc sur la rue Mont-Royal. C'était lors d'une fête de quartier et une école de peinture était venue s'y installer histoire d'en apprécier la lumière.

Tous ceux qui ont lu cette histoire avaient une idée différente du personnage narrateur après le premier paragraphe. Et vous, quelle est-elle?

Un brin d'herbe verte me chatouillait le nez. Hérissés sur la terre dure, ses semblables se laissaient balancer par le vent avant d'être écrasés par les pas d'un passant.

Ce dernier déploya son chevalet sur ses trois pieds et ouvrit une petite mallette. Il vérifia si tout y était de l'air grave d'un homme de science penché sur ses instruments.

Il revint, transportant une toile précieusement emballée de tissu blanc. Il déposa son paquet à même le sol et le déballa avec précaution pour le poser sur son chevalet. Puis, contrairement à ce qu'on pourrait s'attendre, l'homme s'assit dos à celui-ci et, fixant le paysage qu'il allait peindre, attendit.

Ça faisait déjà plusieurs années qu'il venait à ce même endroit travailler sur cette même toile. Il s'asseyait toujours ainsi, ses bras enlaçant ses jambes repliées contre son torse, les pieds croisés. Je pouvais facilement m'imaginer ce qu'il cherchait: la lumière... la vraie lumière. Celle qu'il avait vue la première fois qu'il était passé par ce parc. Depuis, il avait troqué ses verres fumés, qui l'empêchaient de voir les couleurs du ciel, pour un vieux chapeau de toile protégeant son crâne à la calvitie maintenant bien avancée.

Le soleil baissait et dans son visage, je pouvais presque lire les souvenirs qu'il invoquait pour lui-même. Sa lumière, il l'avait tant cherchée les premières fois, tentant vainement de retrouver les couleurs exactes de son souvenir. Puis, il avait fini par comprendre le temps qui semblait dévorer son trésor précieux. Il avait compris qu'il cherchait quelque chose qui ne reviendrait plus, tout comme sa jeunesse et ses cheveux perdus, et que jamais il ne reverrait cette merveilleuse journée.

On aurait pu croire cet homme triste et son regard bleui de nostalgie lorsqu'il regardait ainsi la réalité superposée à ses rêves. Il l'avait d'ailleurs sûrement été au début lorsque ses souvenirs commençaient à s'estomper comme une toile vieillissant sous le soleil du temps. Des larmes de colère et de peine avaient dû couler de ses yeux sur son cœur. Il aurait alors voulu tout brûler et ne jamais revenir. Mais le jardin des souvenirs se remplit de mauvaises herbes lorsqu'il est maltraité. Au jardinier qui n'en prend pas soin, qui ne retourne pas sa terre au printemps, qui ne fait pas ses semis ou n'installe pas de tuteurs aux plants qui en ont besoin, le jardin meurt. À celui qui ne nourrit pas son jardin, qui ne l'arrose pas les jours où le temps lui refuse sa pluie, la plus prometteuse des terres s'assèche et devient désert où plus rien ne pousse.

Par chance, l'homme avait finit par comprendre la soif de son jardin. C'est pourquoi il venait ici à tous les jours, attendant patiemment et se laissant imprégner de la couleur du jour finissant. Il y oubliait ses troubles et sa rancoeur pour enfin se lever et rajouter une nouvelle teinte, un nouveau ciel à sa toile.

Il peignit alors que le jour descendait. S'il peignait un rayon de soleil, c'est que sa journée s'était bien passée. S'il peignait un peu de pluie, c'est qu'il nourrissait son jardin: la terre qu'il avait bien traitée allait absorber son chagrin et faire pousser pensées et sagesses. L'homme ne craignait plus ni la pluie ni le beau temps. Il les avait apprivoisés.

Le soleil avait pris une teinte sombre. Bientôt, la nuit endormirait nos sens. Déjà, l'homme nettoyait ses pinceaux. M'appuyant sur un coude, je lui souris. Il se tourna vers moi, rayonnant et heureux. Avant même de voir la toile, je savais que la pluie qui était tombé ce matin avait laisser sa place à ce beau coucher de soleil. Je me levai et partis l'aider à serrer sa toile. J'aimais cet homme, il était mon mari. Nous nous étions croisés dans ce parc il y a longtemps déjà et, chaque jour depuis, nous nous y sommes retrouvés pour s'apprivoiser. Aujourd'hui, prenant soin d'un jardin mûrissant, nous étions deux sur sa toile où la peinture fraîche se mêlait aux vieilles couleurs.

La vie en marche

Bon, avant que vous me le demandiez, la nouvelle se passe sur la rue St-Hubert, en descendant du cégep Ahuntsic jusqu'au pont qui relie le boulevard des Laurentides à Laval et la rue Lajeunesse à Montréal.

J'ai écrit cette nouvelle pour la première parution du journal du département des Lettres du cégep Ahuntsic en avril ou mai 1994. Tout comme vous, probablement, j'ignorais jusqu'au dernier moment ce qui allait arriver au héros.

Mercredi midi, après les cours, le soleil rayonne à son plus fort dans ces douces journées de mai. Quelques nuages, voyageurs éparses de nos cieux, parcourent de leurs yeux de brumes les allées et venues de la cité. Sac sur le dos, l'esprit libéré des tensions de la vie, je regarde les gens. Mon pas flânant se répercute dans sa course éperdue en contrepoint avec la symphonie urbaine. "Les gens ont du temps à perdre", me dis-je. Oh oui! qu'ils doivent en avoir du temps à perdre comme j'en ai longtemps perdu. Des temps de soleil ou de pluie, des temps pour respirer et vivre. J'ai couru moi aussi, pensant que c'était du temps gagné. Ah! Que de différences avec l'allure adoptée qui laisse enfin le temps aux rayons de l'astre divin pour nous rattraper de sa jeune chaleur d'été.

Tranquillement, les lignes du trottoir défilent telles les traverses d'un chemin de fer me guidant loin de chez moi, vers l'Aventure de l'Ouest et les Grandes Ruées. J'oublie le temps, j'oublie l'histoire et l'avenir, je ne garde que le moment. Mes yeux quittent les brumes trop rapides des rues pour se maintenir sur le défilement verdoyant de mes frères plus âgées qui ont compris depuis longtemps que la vitesse ne fait que comprimer le temps, et que cela n'a rien à voir avec toutes les grandes théories de notre époque.

Un feu, la circulation automobile s'arrête pour aller plus vite. La sonnerie stridente d'un cellulaire, chef d'oeuvre de notre civilisation de surhommes à mallette pour qui la vie est une affaire à négocier au plus vite, me rappelle comment l'évolution du travail à libérer l'homme de son bureau pour mieux s'infiltrer chez lui, dans son intimité et ses loisirs. Encore une fois, c'est pour gagner du temps, du temps pour de l'argent mais pas pour les gens. C'est de l'économie de bouts de chandelles que l'on brûle par les deux bouts. Alors que le feu passe au vert, je continue ma marche salubre, détournant mes pensées de ce méandre de klaxons impatients.

J'ai troqué le trottoir pour le sentier asphalté, mes yeux ne se détournent plus de la rivière. Je la suis à l'encontre de son courant, eaux libres et claires, chantant leur joie, le bris encore récent il me semble - ai-je vraiment perdu tout ce temps? - de leur prison hivernale. Et elles transportent sur leur dos large, brodé de dentelles blanches au dessin de chevauchées fantasques, les débris de la société qui la borde, société à laquelle elle a donné vie, force et moyens, et qui menace maintenant de la détruire par ses abus. C'est vers cette mère bienfaitrice que je me dirige, pour demander un nouveau service à celle qui se meurt déjà, pour me débarrasser du trop lourd poids qui pèse sur mes épaules.

Le pont est là, devant moi, et je commence à monter sa légère pente. Je ne peux empêcher mes pas d'accélérer comme auparavant lorsque j'étais pressé par les horaires. Mais cette fois, c'est la légèreté qui les porte et non le stress de mon ancienne vie. Je soupèse mon sac et un sourire bête d'original s'inscrit sur mon visage alors que, à mesure que je m'élève au-dessus de mon reflet, j'imagine cruellement la chute vers l'amnésie froide de ses bras.

M'y voilà au-dessus de cette envolée libre d'écume brunâtre. Écume libératrice, cercueil de ce qui sera ma dernière chaîne dans ma vie de cégépien. Deux années de bouquins emmagasinées dans un simple sac, assez de poids pour l'entraîner dans les limbes aqueuses de la rivière.

Voici la chute. C'est comme un doux vol d'oiseaux blancs, des outardes qui annonceraient la fin d'un printemps boueux, le début d'un nouvel été libérateur. Et je suis l'un de ces oiseaux, libéré de mes études, de mes travaux, de cette vie minable de gens pressés qui manquent de temps, qui perdent leur temps. Et mon regard plonge vers ces eaux agitées, libre, enfin libre.

Mes épaules sont légères et mon esprit rêveur délivré. Je n'entends rien, même plus la circulation automobile sur le pont, à mes côtés. Quelques feuilles virevoltent encore, témoins du dernier sacrifice que la Dame bleue a fait pour m'aider. Mon sac vide sur l'épaule, je redescends, ne quittant pas des yeux le nouvel horizon qui s'ouvre devant moi. J'ai fini le cégep, vive les vacances!

La mort de Michael Dorsey

Une de mes premières nouvelles absolument complète. Je l'ai écrite la première fois à ma deuxième année du secondaire. Je l'ai corrigé plus tard, suite à la mort d'un de mes oncles, premier contact que j'avais avec cette petite soeur de la Vie. La mort de Michael Dorsey ne se veut toutefois pas une nouvelle sur la mort elle-même. C'est plutôt une introduction, une invitation à l'introspection ou quelque chose dans le genre. L'année suivant la première version, j'écrivais la suite dans le conte La Quête de l'Identité (à paraître).

La brise fraîche et humide me caressait doucement la peau. Je ralentis ma course, tranquillement pour enfin m'arrêter, légèrement essoufflé en m'appuyant sur mon bâton de marche. Je respirai l'air frais du matin sur les landes, me laissant envahir par la douce senteur de l'herbe verte et des feuilles de chêne puis je me remis en route d'un pas plus solennel. Bientôt, j'entrai dans le cercle de vieux chênes qui couronnait la colline, étouffés par le gui comme par une vieille barbe millénaire, et je pus observer le titanique dolmen et ses mégalithes d'un autre âge. Comment fut-il construit? Comment ces lourds morceaux de pierre arrachés à on ne sait quelle montagne lointaine y furent emmenés? Nulle légende ni logique historique n'a jamais pu l'expliquer avec satisfaction. En fait, une seule légende parle de ce lieu, trace effacée d'un passé révolu que seule la tradition orale en a gardé quelques échos. Elle raconte que ce lieu avait réuni les derniers druides une ultime fois avant leur massacre par l'armée impériale de Rome. Les chênes qui y ont poussé seraient donc les gardiens des derniers secrets druidiques et le dolmen, le tombeau de leur savoir. Peut-être est-ce à cause de cette légendaire sagesse que les pèlerins venaient y trouver le repos? Ce que je sais, toutefois, c'est que sa vue me réconforta. J'avais beau considérer le Canada comme mon pays, avec ses grandes montagnes, ses rivières tumultueuses, ses plaines immenses et son grand silence blanc et froid, je venais souvent ici, sur la terre de mes ancêtres chercher quelques choses en moi, une partie de mes racines. J'y venais tant pour soulager mon cœur de peines trop lourdes, comme aujourd'hui, mais aussi pour me détendre et goûter le bien-être que me procure l'air frisquet des collines habilement mêlé par Mère Nature à l'air salin de la mer pour obtenir cet harmonieux mélange de force et de liberté à leur état le plus pur.

Après avoir parcouru l'incroyable couronne de vieux chênes, enracinées dans la terre comme sur la tête d'un vieux roi trop sage pour mourir, mon regard se posa sur le dolmen. Un léger sourire, bien qu'amer et triste, me vint aux lèvres en même temps que la nostalgie de vagues souvenirs me ramenait au jour de ma première rencontre avec cette région enchanteresse et ses chaleureux habitants. Je n'avais alors que six ans. Je m'étais égaré parmi les ombres de l'un des nombreux boisés touffus qui entouraient la colline. À force de longues et effroyables errances, je m'étais retrouvé en train de gravir la pente de cette colline, exactement comme je venais tout juste de le faire. La vue des grands chênes répandant leurs ombres sur le sol ainsi que celle du dolmen rougi par le crépuscule apaisa en moi mes craintes et m'offrit le repos de sa protection comme il l'avait fait pour tant d'autres avant moi. Traversant le cercle d'arbres, je me suis rendu sous le dolmen et m'endormis sous la grise assurance de sa pierre froide. Mes yeux se fermèrent doucement sur la merveilleuse vision d'un ciel rouge s'éteignant

tranquillement pour laisser sa place aux étoiles du firmament.

Mon chemin me conduisit à travers les arbres majestueux jusqu'au dolmen habillé de sa robe verdoyante. Une fois rendu, je fis un lent demi-tour contemplatif, admirant le paysage que m'offrait chaque porche entre les arbres. Je vis Roderick qui s'en venait d'un pas solitaire tout en regardant autour de lui les merveilles que la nature lui offrait. Son visage était triste et nostalgique. Sa vue me rappela durement le motif de ma venue, motif que je fuyais me semblait-il, tout en le vivant pleinement. J'en rougis d'une honte maladroite et je sentis un lourd poids retomber sur mon cœur. J'avais oublié la mort de monsieur Dorsey, le père de Roderick. Il était mort hier, dans la nuit, d'un simple arrêt du cœur, son âme l'ayant quitté sans bruit. C'était la simple mort d'un corps épuisé par la vie. Roderick l'avait veillé toute la nuit, ce qui expliquait ses yeux sombres, eux qui étaient si clairs en temps normal. Mais, même sans cela, je doute qu'ils auraient pu être clairs en ce jour funeste. On venait de l'enterrer ce matin et nous étions venus ici faire un pèlerinage comme le voulait la coutume. Ce lieu était béni, béni par tous. Oui, béni par tous car, peu importe de quelle religion on était issu, on y ressentait toujours un calme et un réconfort que l'on pouvait qualifier de divin. Monsieur Dorsey disait souvent que ce lieu était *béni des hommes* car peu importait le reste en ce lieu. Et maintenant, c'était moi qu'il réconfortait de la tristesse qui m'envahissait.

C'était Roderick qui m'avait trouvé, endormi, sous le dolmen. Il avait douze ans alors. On ne se comprenait pas (lui parlait l'anglais et moi le français) mais il a dû déduire que j'étais perdu et m'emmena chez son père. Je me rappelle encore des folles galopades où j'essayais bien en vain de me tenir en selle sur le dos de son chien ainsi que de nos éclaboussures à la fontaine alors qu'on était sur le chemin de la maison. Une fois arrivé, je pus admirer la simple beauté du site. Une petite maison à un seul plancher avec à ses côtés, un joli petit jardin florissant. Un peu plus loin se trouvait une bergerie et un grand enclos où paîtraient paisiblement un petit troupeau de moutons. Tout cela était tenu dans un ordre impeccable. Puis nous sommes entrés chez lui où je rencontrais son père, Michael Dorsey. Ce grand homme aux yeux foncés et à la peau rude portait encore le deuil de sa femme même si cela faisait plus de six ans qu'elle était morte. Pour lui, elle méritait beaucoup plus et elle devait avoir sa fidélité jusqu'à sa mort.

Mis à part lorsqu'on parlait de sa femme, monsieur Dorsey était un homme sympathique et souriant aux multiples talents. C'était un merveilleux ébéniste et c'est lui qui avait sculpté le magnifique bâton de que je serrais fort entre mes mains. Il connaissait aussi bien des légendes et se plaisait à les raconter à qui voulait bien les entendre. C'est donc ce qu'il fit après avoir envoyé son fils au village chercher mes parents. Monsieur Dorsey savait parler ma langue quoiqu'avec un fort accent et, je m'en aperçus beaucoup plus tard, un certains manque d'idiotismes. Il l'avait appris de sa femme, Normande qui avait traversé la Manche avec sa famille et y était restée pour vivre avec ce bel homme. Pourtant, cette lacune ne faisait qu'embellir ces récits d'une couleur bien saxonne due à la traduction mot à mot des expressions. J'adorais l'écouter. Toute l'émotion qu'il savait y mettre, tous les détails qu'il décrivait rendait au récit une apparence de réalité fantastique. On se serait souvent crû en train d'écouter le récit d'un aventurier perdu, ou peut-être celui d'un mage ayant soulevé le voile d'un lointain passé oublié depuis. Ce savoir qu'il avait reçu de son père et qu'ils se transmettaient de génération en génération était un héritage de

grande valeur comme peu il en reste sur notre Terre. C'est pour cela que Roderick mettait par écrit tout ce qu'il avait appris de son père car il lui était impossible d'avoir des héritiers. Parfois, je dactylographiais les brouillons qu'il m'envoyait, laissant résonner les images de ces légendes fabuleuses. Ma famille vint me chercher dans l'après-midi et monsieur Dorsey en profita pour leur démontrer un autre de ses talents. Le goût de l'agneau qu'il servit à ma famille pour souper me manquera beaucoup.

L'évocation de ces délicieux souvenirs me firent venir des larmes aux yeux. Je remarquai les mêmes larmes mais pleines d'une horrible douleur dans les yeux de Roderick. Il avait traversé le cercle d'arbres et s'était accroupi près du dolmen en marmonnant une prière. Roderick, tout comme moi, était chrétien. Pourtant, il préférait prier près du dolmen que face à un crucifix. Il disait, reprenant en cela les enseignements de son père, que Dieu ne lui en voudrait pas car ses prières sincères et que le dolmen représentait le tombeau du Christ pour lui. Je me recueilli auprès de lui et priai moi aussi pour le cher défunt. Même le ciel semblait s'être mis en deuil tellement il était gris et terne. C'était comme si le soleil avait perdu l'un de ses rayons et s'était caché pour mieux pleurer.

On commença à s'installer pour la nuit. Nous l'avions décidé d'un commun accord, même le mauvais temps n'allait pas nous empêcher de veiller celui que l'on a tant chéri et qui nous a tant aimés. On s'enveloppa dans de chaudes couvertures. J'admirais la volonté dont faisait preuve Roderick à veiller son père sans repos depuis deux jours alors que moi, je commençais déjà à sentir l'emprise du sommeil sur mon esprit. Je n'avais guère de choses à dire et Roderick semblait être de l'avis à garder le silence toute la veillée. Je ravalai donc les mots que j'allais dire et soulevai mon bâton à la hauteur de mes yeux. Les différents reliefs représentaient pratiquement toute la mythologie des vieux pays: sirènes, sylphides, elfes et nains y peuplaient les forêts, les mers et les montagnes. Des dragons et des chevaux ailés s'y battaient aux côtés des anciens symboles druidiques et normands du Chêne, des Éclairs et de la Lune. Une splendide licorne, de façon plus récente, y trônait au sommet d'une montagne. Une tige de bronze passait sur toute la longueur du bâton. On ne la voyait qu'aux extrémités où elles formaient des bas reliefs: Celui du bas semblait représenter des flammes et celui du haut, le soleil au midi d'un été. Je ne remarquai aucune présence de l'être humain parmi ces motifs. Quoiqu'il en fût, ce bâton avait une grande valeur culturelle et qu'il me soit donné me fut un grand honneur. Sa famille se l'était transmise depuis plusieurs siècles et chacun en faisait une petite partie. Ce fut Michael qui finit l'ouvrage par la licorne. Il l'avait sablé puis avait demandé à Roderick de le vernir à l'aide de résine. Comment le bois avait-il pu tenir si longtemps, même Roderick l'ignorait. Et pourquoi me fut-il donné à moi? Je l'ignore mais Roderick pense qu'il devait y avoir une raison précise et qu'il n'y avait que moi pour le recevoir une fois terminé. J'allais à nouveau questionner Roderick à ce sujet mais la fatigue se posa sur mes paupières et je m'endormis tranquillement, alors que le jour laissait sa place à la nuit et qu'une faible pluie s'était mise à tomber, nous brouillant la vue du monde qui nous entourait.

Les yeux

Cette nouvelle est celle qui remporta la première place lors du concours Écritures Ahuntsic édition 1993-1994. Je l'ai toutefois écrite en secondaire IV ou V, soit trois ans plus tôt pour un travail de français. Comme quoi les travaux scolaires peuvent rapporter.

*Je t'ai vue un instant, et dans mes yeux, flottante,
l'image de tes yeux est demeurée,
comme une tâche sombre ourlée de feu
flotte et aveugle qui regarde le soleil.*

*Partout où mon regard se fixe
Je vois flamboyer leurs pupilles,
mais ne te trouve pas toi-même :
des yeux, les tiens, et plus rien d'autre.*

*Dans l'angle de ma chambre je les vois :
ils luisent seuls, fantastiques.
Je les sens qui planent dans mon sommeil,
Tout grand ouvert sur moi.*

*Je sais que dans la nuit des feux follets
conduisent à leur perte des voyageurs;
or je me sens par tes yeux entraîné
mais je ne sais où ils m'entraînent.
Gustavo-Adolfo Becquer*

*Des yeux, les tiens, et plus rien d'autre.
Gustavo-Adolfo Becquer*

Ses talons marquaient le rythme de ses pas sur les dalles mouillées du trottoir. Une pluie légère, glacée par le vent froid de décembre ruisselait sur son vieil imperméable alors que ses cheveux sombres, un peu trop long au goût des "hommes de société", défiaient le vent et s'amusaient avec lui. Les immeubles du quartier, inhabités, délabrés avec leur rénovations inachevées, fixaient la rue de leurs grandes fenêtres dépouillées. Le regard lourd de tracas, Drouin se dirigeait vers le café *Shadow* pour y prendre un verre et y trouver peut-être l'inspiration manquante. "Demain, ce sera ma dernière chance" rumina-t-il. Oui, c'était sa dernière chance pour envoyer un texte chez son éditeur. Si ce dernier l'acceptait, il recevrait assez d'argent pour payer sa chambre et se nourrir durant un autre mois, en attendant la réédition du mensuel. Mais seulement si ce dernier l'acceptait. Cela faisait trois mois qu'il n'avait pas réussi à créer quelque chose de nouveau. Ni poèmes, ni nouvelles, aussi petits soient-ils. Comme si en dix ans de métier, dix ans de dévotion à une muse aussi capricieuse que le temps, il avait totalement épuisé le sol de son imaginaire.

Un lampadaire clignotait sur les flaques d'eau devant le café. Dans l'une d'elles, colorée par l'huile d'une vieille auto, on pouvait voir le reflet inversé du néon rose annonçant le café *Shadow*. C'était l'unique enseigne du café et elle brillait au-dessus de la porte couverte de logos de cartes de crédit. Souvent, lorsque la nudité de son petit appartement commençait à l'effrayer, Drouin aimait bien aller y prendre un verre. L'atmosphère chaude, alourdie par la fumée et le manque d'aération de l'endroit, rappelait celle de ces vieux films policiers que Drouin savourait comme un vieux cognac. Le café *Shadow* était un café pour amateurs. Il était possible d'y réduire substantiellement le prix de ses consommations en y présentant un bon numéro. Parfois même, le gérant offrait la tournée à l'artiste si le spectacle était particulièrement réussi. Cela lui était déjà arrivé quelques fois auparavant. Mais plus maintenant, plus depuis trois mois. Ce soir, comme presque chaque soir depuis septembre, il irait réciter un de ses vieux poèmes que tout le monde avait oublié, excepté peut-être Tommy, le pianiste du café.

Drouin entra, faisant tinter les clochettes suspendues derrière la porte. Il écarta l'épais rideau pourpre qui séparait la salle du vestibule et alla s'asseoir à une table reculée. Sur la scène, une jeune femme chantait une ballade aux accents de *blues*, espérant peut-être qu'un imprésario l'entende et décide de s'occuper de sa carrière. Sa voix résonnait encore de l'espoir d'un succès facile et glorieux, rêverie des débutants. Sa jeunesse la supportait encore dans ce milieu dur et implacable.

La salle était plongée dans l'ombre, comme on pouvait s'y attendre dans un tel endroit. Parfois, une chandelle brûlait sur une table, entre deux amoureux, ou devant le verre d'une personne seule qui berçait sa nostalgie sur la voie de la chanteuse. À une autre table, deux hommes en habits sombres discutaient avec une femme habillée tout aussi sévèrement, désignant de temps en temps la scène de leurs regards. La jeune chanteuse termina sa ballade et, après un court silence, la salle applaudit poliment. Drouin se leva pour prendre son tour et remarqua qu'un des hommes ainsi que la femme s'étaient levés. Tandis que cette dernière se dirigeait vers le bar, l'homme s'en alla chercher la chanteuse pour l'inviter à leur table. Peut-être, après tout, aurait-elle sa chance comme lui-même l'avait eue, dix ans plus tôt?

Tommy était parti prendre un verre. À son retour, Drouin annonça qu'il voulait un accompagnement doux et tranquille pour un poème en alexandrins. Tommy comprit ce qu'il voulait et reprit une gorgée de son verre. Drouin s'avança sur la scène et remarqua que la conversation entre la jeune femme et les deux "hommes d'affaires" semblait s'animer. Subitement, la chanteuse se leva, renversa un verre de bière sur un de ses voisins de table et partit précipitamment. "Il y a des propositions qui restent inacceptables, même pour débiter sa carrière" pensa Drouin, amusé par l'embarras des deux comparses alors que l'autre dame leur jetait un regard courroucé et tentait de rejoindre la jeune femme. Il s'installa devant le micro et laissa sa vue s'habituer progressivement au projecteur braqué sur lui. Il fit alors signe à Tommy de commencer.

C'est à ce moment qu'il la remarqua. Elle était assise derrière les deux hommes. Seule. Discrète. Belle... Il n'y avait que la faible lueur d'une chandelle voisine pour éclairer son doux visage. Sa blouse blanche reposait sur de fines épaules et son col se détachait sur un cou gracieux entouré de longs cheveux sombres. Sa peau était claire, d'une blancheur d'albâtre, et la

bouche aussi fine que le nez. Mais ce qui l'impressionna le plus, c'était ses yeux. De grands yeux clairs, flamboyants. Drouin sentit monter en lui l'envie de plonger dans l'enfer de ces yeux qui le fixaient, de se perdre dans le puits noir des pupilles qui reflétaient son propre regard. Et il s'y perdit effectivement. Le piano fit sonner ses premiers accords mais pour Drouin, il n'y avait que ces yeux remplis de toutes les étoiles du firmament. Et la musique en faisait partie, comme une servante dévouée à l'intensité de ce regard. Elle venait d'un grand vaisseau voguant sur la crête de la Voie Lactée, entre deux Univers.

Discrètement, sa muse lui était revenue. Il s'était mis à réciter des vers nouveaux, des vers tels qu'il n'en avait jamais écrits ni lus. Mais Drouin n'était plus sur la scène. Il était quelque part entre le gouffre qui mène au Paradis et le trou noir qui mènent là où naissent les étoiles, toujours dans les yeux de la dame. Les vers se succédèrent, tous magnifiques, versant leurs images, leurs symboles, montant dans un grand crescendo, pour enfin finir tout doucement comme le souffle d'une brise. Il y eut un bref silence. Puis quelqu'un se leva et applaudit. Et la salle lui fit une ovation. Un homme accosta la dame et l'emmena vers la sortie. Drouin revint brusquement à la réalité. Michel, le gérant de l'établissement, venait d'offrir une tournée générale à toute la salle! Mais Drouin ne s'en occupa point et se précipita vers la porte pour suivre la dame aux yeux si beaux.

Dehors, la bruine s'était arrêtée. Une voiture grise passa devant le café et tourna au coin de la rue. Peut-être était-ce celle de la dame? Il n'en savait rien et décida de rentrer chez lui sans détour. Rendu à sa chambre, il s'installa à son pupitre, face à la fenêtre qui s'ouvrait sur la nuit lumineuse des villes, prit la plume qui l'avait si longtemps accompagné, et écrivit les vers qui allaient le rendre célèbre.

Quelques jours plus tard, Paul Drouin avait enfin un nom, un vrai. Les critiques parlaient de lui comme d'un génie de l'art littéraire, un maître de l'art poétique. On allait rééditer cinq mille exemplaires de son dernier recueil. Il avait aussi reçu une fort jolie somme en avance grâce à laquelle il avait pu payer sa chambre pour les trois prochains mois et rembourser ses quelques dettes. Mais la célébrité n'intéressait plus vraiment Drouin. À son retour de la maison d'édition, la veille, il était passé à nouveau par le café *Shadow*, souhaitant y reconnaître la dame et ses yeux si tendres. À un certain moment, il avait bien cru entrevoir son regard dans un recoin. Mais lorsqu'il s'y était rendu, il n'y avait trouvé personne. Il était alors rentré chez lui et avait écrit une dizaine de nouveaux poèmes, de nouvelles strophes qui aideraient à remplir d'adjectifs pompeux et empesés les pages des critiques. Mais tout ceci ne préoccupait plus Drouin.

Les nuits suivantes ne furent pas reposantes. Les yeux le hantaient de plus en plus, dérangeant son sommeil, ses rêves. Il était sûr de n'avoir pas dormi du tout la nuit précédente. Les yeux étaient là, flottant au-dessus de lui, braises ardentes le fixant, le charmant de l'idée obsédante d'un long voyage. Ils étaient partout, intarissables messagers venus d'ailleurs, lui demandant de les rejoindre, de les suivre pour de bon vers un marécage céleste, quelque part près des étoiles. Cela le troublait, le laissait aussi impuissant qu'un voyageur perdu face aux feux follets.

Les yeux l'avaient suivi toute la journée. Il les voyait partout, dans les miroirs et les vitrines,

dans chaque recoin et à chaque détour. Il les voyait partout, et toujours ils lui disaient la même chose, toujours ils l'invitaient à les suivre.

Drouin se rendit au petit café. Il s'assit et commanda. "Du fort s'il te plaît, n'importe quoi mais du très fort" demanda-t-il, appuyant sur les derniers mots. Déjà, les yeux l'assaillaient de toutes part. Il but d'un trait le verre qu'on lui servit et la boisson lui brûla la gorge. "La bouteille!" cria-t-il, déjà légèrement grisé par la fatigue et l'alcool, auquel il n'était pas habitué. Les yeux continuaient de le fixer, curieux de ses manières, invitant dans les leurs. La liqueur arriva et il cala un deuxième verre. Les yeux le regardaient d'un coin de la salle, tranquille dans leur rigidité hypnotique. Un autre verre jeté au fond du gosier et les yeux le fixaient au travers d'une fenêtre. Hop! et hop! deux autres verres. Les yeux l'invitaient de derrière un rideau, dissimulés mais toujours aussi intenses. Encore un verre et une longue rasade. Les yeux le séduisaient par delà un miroir. Il fit cul sec et vida sa bouteille. Les yeux l'avaient pris totalement à travers le fond cristallin de son verre.

Sa volonté, affaiblie par l'alcool, se laissa porter par les courants de l'espace nu qui étaient au fond des yeux. Il traversa le feu phosphorescent de l'iris, frontière du trou noir où il se rendait, là où naissent les étoiles. Des myriades d'étoiles, autant de petites lumières pâles, clignotantes, devenant de par leur nombre une seule et grande lumière, si blanche et si brillante qu'elle éclairait à elle seule toutes les ténèbres, toutes les noirceurs, tous les mensonges. Une lumière si pure qu'elle effaçait toutes les ombres pour ne laisser voir que... la vérité.

Drouin reprit ses esprits, soudainement dégrisé par ce qu'il venait de voir. Il se leva d'un bond et partit d'un pas rapide. Ce long voyage n'avait duré qu'un temps mais il n'en avait plus à perdre. Dans la rue, il ne put s'empêcher de courir comme un fou qui croit que la mort est sur ses talons. Il savait qu'il n'en avait pas pour longtemps, que les yeux reviendraient le chercher une ultime fois, sans retour. Il espérait ce moment presque autant qu'il le craignait. Mais l'écriture avait été toute sa vie et il devait écrire, ne serait-ce qu'une dernière fois, avant d'aller se reposer à jamais. Drouin savait quoi écrire. Il connaissait ce marécage céleste, il savait ce qu'étaient ses yeux de feux, ce feu, et surtout il savait qu'il ne pourrait pas s'en sortir.

Rendu à son pupitre, Drouin prit sa plume et se mit à écrire ardemment. Il ne se risqua pas à regarder les étoiles, il savait qu'ils prenaient possession de son firmament, de sa ville, de ses murs, de sa chambre. Il ne restait que lui, son pupitre, sa plume et son écriture. Alors lentement, irrémédiablement, les yeux prirent son pupitre; mais les feuilles continuaient d'être soutenues et Drouin écrivait toujours. Ils prirent sa plume; mais même sans elle, Drouin continuait d'écrire. Ils prirent sa feuille et son écriture mais Drouin continuait d'écrire sans voir ce qu'il écrivait. Ils voulurent alors prendre son esprit. Drouin lutta, il voulait, il désirait à tout prix terminer son poème. Les yeux prirent son passé, ses souvenirs et Drouin écrivait. Ils lui prirent ce qu'il savait, ce qu'il aimait et Drouin écrivait. Puis ils prirent son nom et ce qu'il était. Il ne lui restait plus que son dernier poème et déjà les premiers vers disparaissaient. Il devait finir ce poème mais les mots s'envolaient un à un face à la disparition de sa volonté. Il devait le finir, il devait, il...

Nargir, ou le Monde d'Oliron

Nargir, c'est le nom que portait la Terre du Deuxième au Quatrième Âge des Dragons. C'est un monde fantastique, qui a traversé sept grandes époques appelées les Sept Âges des Dragons, du nom de ses Créateurs. Couramment, que trois textes ont été retrouvés et traduits sur l'histoire de Nargir même. Je vous les présente ci-dessous.

-

Le Livre du Monde par Oliron

Aussi connu sous le nom de la Genèse, ce texte est l'un des éléments majeurs pour notre connaissance de la création de Nargir. Plusieurs sections sont encore manquantes ou sont restées intraduisibles. Nous espérons pouvoir compléter un jour cet excellent ouvrage de référence.

La Genèse

Alors que les Sept Dragons étaient jeunes, ils se réunirent un jour et, à la demande de leur Mère, se mordirent chacun la queue en étendant leurs ailes. Au milieu de la sphère qu'ils formaient naquirent deux Sources. L'une était faite de lumière et de feu, l'autre était d'argile, mélange de terre et d'eau. La première attira la faveur des Dragons. Ils l'appelèrent *Rêve* car elle chantait et dansait mais n'avait nulle substance. La deuxième Source fut appelée *Essence*. Elle fut nommée ainsi car elle pouvait être tout mais n'avait ni forme ni mémoire.

Les Dragons battirent des ailes et soufflèrent sur la Flamme du *Rêve* afin qu'elle se mélange à la source d'Argile. L'Argile prit forme et l'eau se sépara de la terre. Le souffle des Dragons modela la terre et où leur haleine passa apparurent faunes et flores, mers et montagnes. Quelques morceaux de *Rêve* se dispersèrent à la surface de la Terre. Les Enfants Premiers du *Rêve* se joignirent aux Enfants Premiers de l'*Essence*. La Mère des Dragons vit que c'était bien et félicita ses Enfants.

La Mère des Dragons préleva deux morceaux à même la chair de ses seins et les mélangea à un morceau d'*Essence* et à un morceau de *Rêve*. Du *Rêve* naquit alors un enfant de Lumière, immortel et éphémère, éblouissant et fragile. L'enfant prit pour nom Fæl. De l'*Essence* naquit un enfant chauve et aveugle. Il avait la couleur de l'Argile et l'Argile lui bouchait les yeux. L'enfant resta couché au creux de la main de sa Mère, terrifié par ce qu'il ne pouvait voir. Elle s'approcha alors de Fæl et l'endormit. Pendant qu'il dormait, elle lui prit son coeur et le mit contre celui de son frère. Lorsque Fæl se réveilla, il vit que sa Mère avait repris son coeur pour le remettre à son frère. Fæl dit alors à sa Mère :

"Pourquoi as-tu donné à mon frère ce qui me venait de toi?"

"C'est dans le Rêve que l'idée vit et c'est dans l'Argile qu'elle se réalise. Ton frère est incapable de te voir, toi ou les Sept Dragons. Il ne voit que l'Argile où il est né. En partageant ton coeur, il pourra apercevoir la vraie nature des choses. Tu veilleras sur ton frère car ton coeur bat au côté du sien. En échange, tu auras l'éternité puisque tu possèdes déjà la mémoire. Ton frère sera ton attache avec le monde et c'est par lui que tu réaliseras ton destin."

Fæl regarda son frère qui dormait et lui donna le nom d'Iol, qui veut dire l'Endormi.

Des enfants de Fæl, il y eut Loïc, Grand-père des Loups-garous, Arthigel, Premier Roi des Elfes, Torin, Grand Chef des Gnomes, Thalia, Reine du Peuple Fée, Silvia, la Dryade, Maîtresse des Bois, Lilian, la Licorne, Reine des Clairières, Philistine des Profondeurs, Régente des Sept Mers et Thöl, le Phénix. De ces derniers, plusieurs ont rejoint le Cercle des Dragons, mais leur immortalité les consacre à jamais comme les Pères des Gens du Rêve.

Des enfants d'Iol, on ne retiendra que Caïn, qui fut corrompu par la Bête, Mojardhi Alham Morhid, l'Éveillé, le Premier Immortel, Nancie Garann, Celle-qui-écoutait, Thor, le Forgeron, Merlin, l'Enchanteur, Omer, le Rêveur et Roman, le Champion. Les enfants d'Iol ne vivent que peu de temps, et peu d'entre eux gardent la mémoire de leur vie.

De la venue de la Bête

L'un des Sept Dragons avait un fils qui lui-même avait plusieurs enfants. L'un de ces enfants avait en lui beaucoup d'orgueil et s'appelait För car il pensait pouvoir devenir aussi puissant que ses parents. Il se mit donc en l'esprit le désir de créer un double de lui-même et de lui donner vie. Grand mal lui en prit car les Enfants des Enfants de la Grande Mère ne peuvent donner vie. Il descendit sur Terre alors qu'elle était jeune et que l'Argile primaire ne s'était pas encore séparé. Il revint alors et comme il était sale, il demanda à la Grande Mère de le laver. Il rusa et en profita pour lui prendre un peu de sa salive. Il disparut alors aux confins de la Nuit et commença son oeuvre.

La Bête qui naquit de l'Argile et de la Salive Première était aussi apeurée que l'avait été Iol à sa Naissance. S'apercevant de cela, För cacha la Bête et s'enquit chercher une partie du Feu du Rêve. La Bête resta là, seule et apeurée, et grandit dans la noirceur développant des pensées terribles dans la froideur du vide.

La Bête s'était endormie lorsque För revint avec le Feu du Rêve. Lorsqu'il s'approcha d'elle, cette dernière se réveilla et fut effrayée par cette lumière qu'elle voyait pour la première fois. La Bête fut prise de panique et attaqua För et le mordit au talon. Le Feu que För tenait à sa main tomba sur la tête de la Bête et lui brûla les yeux. Elle poussa un cri de douleur et s'enfuit. För, blessé et honteux, se cacha et disparut dans le vide où la Bête était née.

La Bête erra longtemps dans sa folie. Le malheur voulut qu'elle finit par franchir le Cercle des Dragons avant que ce dernier se referme. La Source du Rêve l'éblouit et elle recula devant elle pour tomber sur la Terre dans un désert où les enfants d'Iol avaient grandi. La faim la prit alors car elle n'avait pas mangé depuis longtemps et que c'était la première fois qu'elle se retrouvait en contact avec l'Argile dont elle était née. Elle mangea nombre d'hommes, de bêtes, de forêts et de pierres. Les Sept Dragons voyant leur création ravagée, prirent ce qu'il restait du Feu du Rêve et créèrent le Soleil. Ils prirent ce qui restait de l'Argile et créèrent la Lune. La Bête ainsi cernée abandonna sa proie et alla se terrer au centre de la Terre, retrouvant sa place parmi les Enfants de l'Essence.

De la Fermeture du Cercle et de l'Enchaînement du Gardien

Les Sept Dragons étaient troublés par la Destruction causée par la Bête. Ils se mirent d'accord sur la nécessité de refermer à tout jamais le Cercle qu'ils formaient autour du monde. On amena alors devant la Grande Mère des Dragons För qui s'était rendu coupable du trouble causé à la Création des Dragons. La Grande Mère parla ainsi :

"För, tu as voulu être aussi fort que moi mais tu n'as pas su t'occuper de ta création et tu as mis la mienne en péril. Pour cela, je te punirai justement en te forçant à garder la mienne à tout jamais. Tu seras défait de tes pouvoirs et on t'enchaînera au Monde afin que tu retiennes à même ton âme et ton corps le Cercle des Dragons."

Les Dragons firent comme leur Mère l'avait ordonné et retirèrent à För ses ailes, sa langue, ses yeux et son nom. Réduit ainsi à l'impuissance, ils le portèrent sur Terre où ils le lièrent à leur vœux par sept lourdes chaînes : deux aux chevilles, deux à la taille, deux aux poignets et une au cou. Ils s'envolèrent alors portant chacun une chaîne à leur cou et reprirent leur position dans le ciel. Ils prirent chacun la queue d'un de leurs frères dans leur gueule et chantèrent une dernière fois leurs adieux. Ils enroulèrent alors les chaînes qu'ils portaient autour de leurs museaux et de leurs ailes afin que jamais plus on ne vienne nuire à leur création.

Ce fut la dernière fois que les Enfants de Fæl entendirent le Chant des Dragons.

Extrait de *Origine de l'Androgyne*

Un des rares textes où l'auteur, un enfant d'Iol, semble avoir eu connaissance de l'existence de plusieurs âges. Les références qui y sont faites se retrouvent dans des textes et sur des oeuvres d'époques très éloignées. Ce texte est une excellente synthèse de l'évolution qu'a pu connaître la Genèse à travers les éons. Nous le reproduisons dans cet optique malgré les accusations d'hystérie qui ont pesé sur l'auteur après sa sortie.

[...]

Au début, il y avait les Sept Dragons. Ils étaient tous frères et ne portaient pas de nom. Mais leur Oeuvre et leur Solidarité inspira les Hommes, et les plus sages et les plus imaginatifs de ces derniers nommèrent les Sept Frères et contèrent des histoires afin d'enseigner à leurs pairs.

Les Sept Dragons devinrent des Dieux. Ils furent les Premiers et les Créateurs de toute chose. On les nomma Liberté, Désir, Pouvoir, Volonté, Courage, Justice et Amour. Mais les Dragons étaient aussi puissants et redoutables. On les nommait alors Insouciance, Cécité, Oppression, Surdité, Témérité, Tyrannie et Faiblesse.

Les Dragons n'étaient pas les seuls à impressionner les Humains. Plusieurs autres créatures captivèrent leur imagination et de ces créatures, deux vinrent à être monter au même niveau que les Dragons.

La première était la Licorne. Déesse des Harmonies, la Licorne représentait l'Éternelle Jeunesse, l'Âge d'Or, le Bonheur parfait. Elle offrait aux Hommes la vision d'un monde magnifique mais qui était figé, sans imagination ni désir, sans vie.

La seconde se faisait appeler la Chimère ou la Horde. Elle était Unique et Multiple, Destructrice et Créatrice, Rêve et Cauchemar. C'était une substance sans forme, le rêve et l'horreur de toutes les possibilités, l'Infini et son Néant.

Mais la langue des Hommes porte mal le souvenir et leur mémoire oublie encore plus rapidement que leur courte vie. Le souvenir des Dragons se transforma. Leur forme indéfinie fut remplacée par de nouvelles ombres, de nouvelles couleurs, de nouveaux éléments. Comment la transition fut faite? On ne sait trop. Elle prit simplement des milliers d'années. Mais, malgré les éons, certaines ombres, certaines couleurs et certains éléments revenaient plus souvent que d'autres. Comme si la relation était inévitable. Comme si ces éléments contenaient la base de toute vérité. Comme si l'Esprit des Hommes arrivait à se souvenir de ce que l'Homme seul avait oublié.

La Licorne reçut le nom de Justice. Elle resplendissait et la lumière était son élément. Elle conservait toujours sa domination sur l'Ordre et apportait encore sous son sabot une terrible Tyrannie.

Dans l'Air frivole et insaisissable, la Chimère s'opposait à elle. Maîtresse du Chaos, du

principe créateur, son vol gracieux et puissant symbolisait autant la Liberté que l'Insouciance.

Après d'elle, deux acolytes se rassemblaient, proches et à la fois loin par leurs éléments. Le Phoenix, dont le Feu embrasait tant le plumage que les coeurs, n'avait d'égal à son Courage que sa Témérité. Plus bas, cachant sa force formidable sous un calme apparent, l'Hydre, tout comme l'Eau des mers et des rivières, laissait croître son Désir dans un obscur Aveuglement.

Face à ces monstres de passion, la Licorne s'enquérit de deux alliés. En effet, seule la solide Volonté Sourde d'un Golem, tout de Métal luisant, pouvait s'opposer au Feu de Rébellion du Phoenix. Quant à la force tranquille et dévastatrice de l'Hydre, seule une force comparable, l'Oppressif Pouvoir de domination d'un Dragon, aux pattes et au ventre bien ancrés dans la Terre, pouvait en venir à bout.

Le dernier Dragon semblait avoir disparu. Mais comme le Phoenix qui renaît de ces cendres, comme la belle qui adoucit le Dragon, sa Faiblesse n'est qu'apparence et temporaire. Redonnant un coeur à la froide Volonté, ouvrant les yeux à Celui qui ne voit plus, son armure n'est que la peau nue de la Chair. Donnant un sens à la Justice, et la Force de se sacrifier pour autrui, il fût appelé Amour avec un juste mérite. Et comme une cicatrice qui ne veut pas se fermer, comme le souvenir de la Séparation Première, l'Homme a choisit pour lui le corps de cette union ancienne: celui de l'Androgyne.

[...]

par Caihui'n Taar e Parull, Grand Prêtre de l'Église Androgyne.